

# LE SPECTATEUR

DE

## L'ORIENT.

---

Livr. 89. — 25 Avril (7 Mai) 1857.

---

### Les Orientaux et la Papauté. (\*)

(Suite. Voir le Spectateur de l'Orient: Livr. 85.)

\*\*\*

VI.

**J**E sais quels raisonnements on peut opposer aux faits que j'ai cités précédemment. Il existe en France une petite école, débris modeste de l'ancien parti catholique, qui fait de prodigieux efforts de dialectique « pour réconcilier Rome avec la liberté. » Comme M. le prince de Broglie appartient à cette école, on ne trouvera pas mau-

---

(\*) Note de la D.—En continuant la publication de ces études de Mme Dora d'Istria, nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs qu'elles ont été provoquées par les attaques obstinées, que certains écrivains n'ont cessé de diriger contre l'Église d'Orient et contre sa prétendue servilité.

vais que j'élargisse le cercle de la discussion, et que je réfute les principes du *Correspondant* dont il est avec M. M. de Montalembert, Lenormant, L. de Carné, de Falloux, un des principaux rédacteurs. Le *Correspondant*, sans tenir le moindre compte de l'encyclique *Mirari de l'Infaillible* Grégoire XVI, affirme que les doctrines de la Papauté n'excluent point les immortels principes de 1789, et que le clergé romain a, de notre temps, prouvé qu'il les acceptait en donnant mille preuves de sa fière indépendance dans la lutte acharnée qu'il a soutenue contre le gouvernement anglais de Georges IV et de Guillaume IV, contre Guillaume I des Pays-Bas, et contre Louis-Philippe de France.

Quant à ce qui regarde la question théologique sur laquelle je me propose de revenir plus tard, je me contente provisoirement de renvoyer le *Correspondant* aux décrets *infaillibles* contenus dans les canons du IV<sup>e</sup> concile de Latran, à la bulle *Auctorem fidei* de Pie VI et à l'encyclique *Mirari* de Grégoire XVI. *L'Univers* de Paris a parfaitement raison quand il lui dit chaque jour que tous ceux qui refusent de les accepter cessent d'être en communion avec Rome, et qu'ils préfèrent les décisions de la constituante aux oracles de la Papauté. Il faut de la logique et de la franchise, et loin de m'attrister pour mon compte de la marche des esprits, je me félicite de ce qui se passe sous nos yeux, particulièrement en France et en Belgique. Pour que les principes conservent leur action, ils doivent éviter les alliances qui les altèrent. Aujourd'hui ces alliances deviennent, — grâce à Dieu, — chaque jour plus impossibles. Il faut définitivement choisir entre Rome et la Liberté. L'Orient et la race germanique

dans les deux mondes se sont déjà prononcés. C'est aux peuples latins à voir s'ils veulent entrer dans la voie où les Orientaux les ont bravement précédés, ou bien continuer à aller faire amende honorable au Vatican. C'est la question d'Hamlet: «être ou ne pas être.» Le jour où les nations latines renonceraient pour jamais au libre examen, ce jour là Londres et New-York deviendront les capitales du monde civilisé et les nonces pontificaux, assistés des Veillot et *tutti quanti*, règneront sous le nom de quelques rois fainéants à Turin, à Bruxelles, à Paris à Lisbonne, à Madrid et à Rio de Janeiro. Si les libéraux cessaient de veiller, qui oserait considérer ce renversement prodigieux des lois divines et humaines comme une impossibilité?

Mais laissons le présent pour jeter avec nos adversaires un coup-d'œil en arrière, pour parler des luttes soutenues au XIX siècle par le clergé romain contre les puissances de la terre « en faveur de la liberté des peuples. »

J'examinerai successivement les trois phases principales de cette lutte, que j'appellerais volontiers l'agitation cléricale d'Irlande, de Belgique et de France.

La première a rendu célèbre le nom de Daniel O'Connell. Le Romanisme a bien le droit de revendiquer les discours et les actes de ce personnage fameux que le P. Ventura et le P. Lacordaire ont étrangement idéalisé dans leurs oraisons funèbres. Si comme ils le disent, O'Connell est la personnification du « libéralisme catholique, » nous devons en avoir une idée bien médiocre. Chacun sait que la bonne foi et la loyauté d'O'Connell n'égalent pas ses talents (\*) et que, élève des jésuites de Saint-Omer,

(\*) La Revue des deux mondes l'a prouvé plusieurs fois.

il pensait comme ses maîtres que « la fin justifie les moyens. » Saint Paul était d'un avis contraire ; mais la Bible est une si médiocre autorité pour les fils de Loyla !

Admettons pourtant que ce célèbre *agitateur* et ses amis ont été animés de sentiments vraiment libéraux ; leurs successeurs ne se sont-ils pas hâtés, après l'émancipation, de les abdiquer avec la plus singulière facilité ? Les catholiques de la grande Bretagne avaient sous Georges IV et sous Guillaume IV, O'Connell pour orateur et pour chef. Ils reconnaissent maintenant un prêtre élevé par la diplomatie du Vatican, le cardinal Nicolas Wiseman, archevêque de Westminster et primat de l'Angleterre romaine, pour l'interprète de leurs pensées et de leurs vœux. Or ce prélat fort connu, abandonnant les théories d'O'Connell — devenues inutiles, s'est constitué l'apologiste du concordat autrichien !! Est-il besoin d'apprendre à quelqu'un que ce concordat, basé sur les principes de l'Encyclique *Mirari*, condamne toutes les libertés de l'Angleterre et toutes celles qui ont été revendiquées sur le continent depuis 1789 ? (\*) Il faut que la puissance de la logique soit bien forte pour que le chef des catholiques de la Grande-Bretagne, incliné devant l'*infaillible* Pie IX, brave avec autant d'audace les sentiments les plus énergiques des Anglais, et ose leur dire en face, qu'il ne travaille à ramener le Royaume-Uni aux pieds du pontife romain, qu'afin de le soumettre au joug de fer qui pèse sur la Lombardie, sur l'Autriche, et sur cette glorieuse Venise qui a conquis dans ces derniers temps avec l'illustre Manin une grandeur impérissable.

(\*) Voir les savantes études de l'Indépendance belge sur ce concordat.

## VII.

Le clergé belge est cité, après le clergé irlandais, comme une des meilleures preuves « de la fière indépendance de Rome envers les puissances de la terre. » Il est vrai que de 1815 à 1830 il fit une vigoureuse opposition à Guillaume I roi des Pays-Bas, [et qu'il a contribué efficacement par son alliance avec le parti de la révolution à le renverser du trône. Sous le règne de Guillaume, les prêtres marchaient comme des démocrates résolus à la tête de l'opposition contre le gouvernement. Ils se signalaient même par l'audace de leur *libéralisme* et par leur empressement à susciter à l'administration des embarras de toute espèce. Les choses allèrent si loin que, après la révolution de septembre 1830, dans le congrès chargé de donner aux Belges une nouvelle constitution, plusieurs affectant le plus grand zèle démocratique votèrent pour la République et paraissaient décidés à jurer « haine à la royauté » sur l'autel de la patrie !

Cette comédie vient d'avoir dernièrement un dénouement qui sera fort instructif pour les peuples, s'ils savent toutefois en comprendre l'importance. C'est maintenant un fait acquis à l'histoire que le parti clérical, une fois émancipé de la domination du roi Guillaume, n'a eu rien de plus pressé que de mettre en pratique les principes qu'il avait reprochés avec tant d'aigreur au prince néerlandais.

Le premier grief des prêtres romains contre le gouvernement hollandais était que le roi employait tous les moyens pour substituer la langue flamande à la langue française qui dominait dans la Belgique Wallonne. Guillaume disait, qu'appelé par les événements à faire une nation de deux peuples unis par les traités de 1815, il

devait favoriser dans la partie méridionale de ses Etats, le développement d'un dialecte assez semblable à la langue néerlandaise, et qui devenait pour ses sujets belges une barrière contre les envahissements de la France.

Je n'ai aucune envie de discuter la valeur de ce raisonnement, ce que je dois constater, c'est que le clergé a recommencé sur une plus grande échelle l'œuvre de Guillaume. Il s'est constitué l'ardent défenseur du flamand et le propagateur le plus zélé des romans de M. Conscience dans lesquels éclate une haine fanatique contre la France (\*) dont le roi déchu n'a jamais montré le moindre symptôme. Les prêtres ont vu dans l'usage d'un patois fort grossier le meilleur moyen de résister aux idées françaises de 1789, et de maintenir sous leur domination la Belgique flamande, qui n'a d'autre littérature que les livres de M. Conscience, et quelques brochures sorties de presses cléricales. Les élections récentes viennent de prouver une fois de plus la sagacité de la politique des jésuites. Les paysans des Flandres ont partout servi à porter à la chambre des Représentants, des députés animés d'un cléralisme sans scrupules.

Venons au second reproche adressé par les prêtres romains au monarque des Pays-Bas. On l'accusait surtout d'être un ennemi de la « liberté religieuse. » Il n'importe pas beaucoup de savoir ce qu'il y avait de fondé dans ces accusations. Admettons que le roi, né dans un pays auquel la Réforme a donné une très grande supériorité de lumières, d'énergie et de civilisation sur la Belgique, voulût faire prévaloir dans les provinces méridionales, un système religieux adopté par les nations qui exercent

(\*) Voy. surtout Henri CONSCIENCE, La guerre des paysans.

une si grande influence sur le monde, l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Allemagne du nord, etc.

Si le clergé combattait ses projets par zèle pour la « liberté religieuse » il devait montrer dans toutes les circonstances une profonde horreur pour l'intolérance qu'il reprochait au prince néerlandais. Au contraire, qu'est-il arrivé ? Tant que les prêtres ont jugé peu sûr d'attaquer les principes libéraux en matière de politique et de religion, ils se sont tenus dans une prudente réserve. Les choses se sont ainsi passées sous Louis-Philippe et sous la république française. Mais à peine a-t-on vu les circonstances politiques devenir favorables à une réaction ultramontaine, que les cléricaux ont vite jeté le masque de libéralisme qui les gênait singulièrement et leur allait si mal. Ils ont applaudi par la voix de tous leurs journaux, *l'Emancipation*, le *Journal de Bruxelles*, le *Bien public*, etc. aux déclamations absolutistes, de *l'Univers* de Paris ; ils ont déclaré qu'ils n'avaient accepté la constitution belge, qu'à cause du malheur des temps, ils ont approuvé avec un enthousiasme dithyrambique, le concordat autrichien, cette œuvre vraiment digne du moyen-âge-

Aujourd'hui ils triomphent ! Ils s'applaudissent de l'insigne légèreté des libéraux qui les ont longtemps considérés naïvement comme des alliés, et dont ils se sont débarrassés avec une ruse beaucoup plus machiavélique que chrétienne. Leur joie est parfaitement fondée si la société moderne doit préférer les maximes du Prince aux doctrines de l'Évangile, si elle est réellement disposée à aller aux pieds des successeurs de Loyola, de Dominique et de François d'Assise, abjurer les principes de 1789, si elle veut prendre pour guides, à la place des immortels

génies de la révolution française, les R. R. P. P. Jésuites, les R. R. P. P. Dominicains, les R. R. P. P. Capucins.

## VIII.

La lutte du clergé français contre Louis-Philippe a eu tant d'importance, qu'il est singulier qu'on en ait oublié si vite les principales circonstances. Au moment de la chute de Charles X, Rome, ses doctrines et son sacerdoce, étaient encore plus impopulaires que la dynastie tombée. La nation avait voulu frapper le protecteur du jésuitisme autant que l'héritier de la politique absolutiste des Bourbons. Le parti clérical, devenu odieux au pays, s'aperçut qu'il avait fait fausse route, et avec la dextérité de tous ceux qui mettent leurs intérêts au dessus des principes, il s'empessa de cacher la cocarde blanche et le drapeau qui dans les trois journées avait été trempé dans le sang le plus pur des citoyens. Ce fut alors que *l'Avenir* fut fondé par un prêtre de génie, impétueux et sincère, mais dont les amis et les collaborateurs, ne devaient point rester fidèles à son drapeau. En effet, M. M. Gousset, de Salinis et Gerbet, alors rédacteurs de *l'Avenir*, devenus évêques, sont maintenant loin de professer les principes qu'avait soutenus cette feuille. Cependant si M. de Lamennais et les écrivains qui avaient adopté ses idées, M. M. Lacordaire, de Montalembert, de Coux, Combalot, renonçaient volontiers au vieux despotisme romain, la cour de Rome, moins décidée aux concessions, désavoua solennellement ces apologistes qu'elle accusait de témérité et d'hérésie. Grégoire XVI, dans la fameuse encyclique *Mirari*, condamna les doctrines de *l'Avenir*, la liberté de conscience, la liberté de la presse, la liberté d'association.

Les collaborateurs de M. de Lamennais se soumièrent des

lèvres, mais ils n'en continuèrent pas moins de se servir d'une tactique qui leur paraissait utile aux intérêts du cléricalisme. C'est alors qu'ils firent, dans les journaux, dans les chaires et même dans les tribunaux, parade de « la fière indépendance de Rome. » On fonda des comités pour la défense de la « liberté religieuse; » on parla de la Charte avec un enthousiasme grotesque, on revendiqua les promesses du pacte fondamental, on accusa Louis-Philippe d'absolutisme et même de tyrannie, plusieurs allèrent jusqu'à placer le bonnet rouge sur le crucifix et à réhabiliter Danton et Robespierre. (\*) Ce fut une étrange comédie renouvelée de la Ligue et du XVI<sup>e</sup> siècle. Aussi M. Lacordaire disait-il dans la chaire de Notre Dame de Paris : « la sainte ligue a sauvé la France! »

Les journaux du clergé prenaient part à cette pieuse croisade avec une ardeur dont rien ne saurait donner l'idée. M. M. Louis et Eugène Veuillot auraient certainement siégé à la gauche s'ils avaient été nommés députés. Les R. R. P. P. de tous les ordres et de toutes les couleurs affectaient un air belliqueux et on aurait pu les prendre pour des fils déguisés des fiers vainqueurs de la *Bastille*. On avait des mots piquants contre les pouvoirs absolus; l'Autriche n'était nullement ménagée; M. de Montalembert qui l'aime tant maintenant, ne craignait pas de lui reprocher à la chambre des pairs les odieux massacres de la Gallicie. Quant à la Russie, on n'en parlait qu'avec une sainte horreur. Le *Correspondant* publiait des

(\*) Voir l'histoire parlementaire de la révolution française par M. BUCHEZ président de la constituante de 1848 et M. ROUX-LAVERGNE, aujourd'hui prêtre.

tableaux effrayants de la politique des Czars. Il était question d'une croisade contre les « Cosaques et les Barbares du nord. »

A l'avènement de Pie IX, les catholiques français firent semblant de s'intéresser à la nationalité italienne et l'on vit des plumes consacrées actuellement à vanter « le chevaleresque François-Joseph » répéter les malédictions des Guelfes contre la tyrannie des Gibelins. On se disait qu'il était temps d'en finir avec tous les oppresseurs et que l'église devait « comme au temps de Grégoire VII » prendre le parti des peuples contre leurs bourreaux. »

La révolution de février ne fit que redoubler ces ardeurs démocratiques. Plusieurs députés catholiques siégeaient à la gauche de la constituante parmi les montagnards, *l'Avenir* reparut sous le nom d'*Ère nouvelle* avec M. l'abbé Lacordaire pour rédacteur. Les prêtres s'offrirent partout pour les cérémonies patriotiques. Ils plantèrent des arbres de la liberté, pleurèrent sur la tombe des sergents de la Rochelle, déclarèrent que la devise de la République: « Liberté, — égalité, — fraternité, (\*) » résumait toute la morale chrétienne. Cette comédie dura jusqu'à la fin de la crise de 1848; cette tourmente une fois passée, on commença à parler avec dédain « des rêveries libérales » qu'on avait admirées sous le règne de Louis-Philippe; on fit avec M. de Champagny des « examens de conscience » et après avoir reconnu que les principes de 1789 menaient nécessairement à la Terreur de 1793, on signala, comme le marquis Donoso Cortès « les rapports du libéralisme et du socialisme » et on

(\*) Mandement de M. PARISIS, aujourd'hui évêque d'Arras et ultra-conservateur.

finit par déclarer solennellement avec *l'Univers*, qu'on s'était grossièrement trompé en réclamant tant de libertés périlleuses, puisqu'une seule était nécessaire « la liberté de l'Église. » Or, ajoutait-on, cette liberté n'était possible que si l'on ôtait tout pouvoir de nuire aux schismatiques, aux hérétiques, aux parlementaires, aux rationalistes, aux journalistes, etc.

Une fois lancé dans cette voie, on ne devait pas s'y arrêter. Le clergé, (évêques et prêtres, séculiers et réguliers) exhuma toutes les vieilles formules que l'église employait envers le roi très-chrétien, et qu'il avait sous Louis-Philippe qualifiées « d'idolâtriques. » Tout fut permis aux princes, à condition qu'ils permettraient tout à la hiérarchie sacerdotale. « La fière indépendance » dont on s'était servi pour combattre le dernier des Bourbons subit la plus singulière des transformations. Je n'insisterai point sur ce tableau. L'Europe libérale en connaît tous les détails. Je ne veux pas d'ailleurs m'arrêter à peindre les faiblesses de la nature humaine. Ce sont les doctrines que je veux surtout étudier, et les conclusions se pressent sous ma plume.

Ainsi depuis 1815, les peuples ont fait une triple expérience de « la fière indépendance » du clergé romain. En Angleterre, sous Georges IV, Guillaume IV et Victoria.

En Belgique, sous Guillaume I et Léopold I.

En France, sous Louis-Philippe, sous la République et sous Napoléon III.

Or, partout ce prétendu libéralisme a toujours abouti au servilisme et au despotisme !

„Faut-il accuser principalement les hommes, leur versatilité, leur égoïsme, leur rapacité? On doit sans doute

faire la part des passions et des défaillances humaines ; mais ici il y a plus que des calculs personnels, il y a les entraînements de la logique auxquels on ne saurait résister longtemps. La logique mène irrésistiblement Rome au pouvoir absolu dans l'ordre politique ; parce qu'elle est elle-même l'autorité sans limite dans l'ordre religieux. Il est temps que les peuples voient les choses telles qu'elles sont !

C<sup>SSÉ</sup> DORA D'ISTRIA.

## La poésie populaire en Grèce (\*).

—ooo—

### VENGEANCE.

La vengeance est la passion qui, après l'amour de la liberté personnelle, enflamme le sang du proscrit. A l'entendre, cette passion n'est point une passion barbare, ce n'est point un défaut ; c'est une vertu, un devoir sacré, c'est presque une religion. Forcé à défendre chaque pouce de terrain de son asile, forcé à défendre sa propre vie et à venger le sang de ses parents massacrés ; enfin se trouvant engagé dans une voie illégale, il s'abandonne à la fougue de ses instincts, sans trop s'arrêter à discuter sur les règles établies par la civilisation. Fer pour fer, haine pour haine, guerre jusqu'à la dernière goutte de sang ; voilà le pacte social des deux races placées, nous pouvons

(\*) Voir « le Spectateur de l'Orient » du 10/22 juin, 10/22 juillet, 25 juillet (6 août), 55 septembre (7 octobre), 10/22 décembre, 26 décembre 1856 (7 janvier 1857), et 26 janvier (7 février) 1857, 26 Mars (7 avril).

presque dire par décret providentiel, dans un antagonisme perpétuel. Le vœu le plus ardent du cephète c'est de mourir en combattant. Le toast que les pallicares portent dans l'allégresse d'un banquet, dans l'épanchement de leur cœur, c'est le suivant : *à la balle fortunée !*

Cette haine implacable de la race subjuguée contre la race du conquérant transpire non seulement dans les rapsodies de cette époque, mais aussi dans d'autres monuments, et particulièrement dans les chroniques écrites par des hommes simples des communautés autonomes et des couvents. A côté d'observations météorologiques se trouvent placés des mémoires qui témoignent de l'indignation que ressentent les Chrétiens contre les Turcs et qui stigmatisent l'administration de tous les Pachas qui se sont succédé au gouvernement de la province. Combien de générations ont passé sur cette terre de larmes avec la seule satisfaction de lutter contre un maître féroce et puissant dans des combats obscurs et isolés ou bien de lancer l'anathème contre le tyran sur des feuilles volantes ! Aujourd'hui en lisant ces mémoires ingénus d'un temps désastreux, mémoires écrits dans les larmes et avec du sang, l'homme est saisi d'un sentiment indéfini de pitié et de satisfaction. Aujourd'hui lorsque la puissance de l'Islam est entièrement découronnée du prestige qu'elle avait soit dans les jours de son arrogance, soit dans ceux où elle était poussée à de graves excès par le désespoir même, aujourd'hui que le flambeau de la civilisation a mis en lumière les plaies putrides et gangrenées qui rongent ses entrailles, aujourd'hui que sa mort imminente n'est plus une énigme écrite en chiffre dans une dépêche diplomatique, aujourd'hui donc combien sommes-nous tout

autrement disposés à juger de la mission de la conquête ottomane relativement à la régénération de l'Orient Chrétien; et surtout depuis que la pierre du sépulcre a été soulevée en 1821, sous quel différent aspect la Grèce régénérée n'envisage-t-elle pas la barbarie turque? Et en effet, les Turcs ne seraient-ils point, par hasard, autant d'agents de la Providence, qui, en privant de tout bien les populations sujettes, et en les chargeant de toute espèce de mal, en les exténuant tant au moral qu'au physique, lui auraient rendu les plus grands services? ne seraient-ce pas eux qui, à force d'humilier les reliques du patriciat byzantin, de pressurer avec avidité les classes aisées et de niveler la société sous le cylindre du code musulman auraient préparé la race grecque à l'égalité la plus exemplaire? ne seraient ce pas eux qui l'auraient élevée dans les principes d'une unité à laquelle elle n'aurait point d'abord songé, et cela à force de la mutiler et de l'obliger à la cohésion au moyen des incessantes persécutions contre le patriciat et le clergé? Enfin les Turcs n'auraient-ils point fait rentrer cette race dans la voie de l'activité et de l'énergie productrice à force de lui arracher la propriété pour l'offrir à l'Allah de leur Coran?

La conquête franque en Orient a suivi la même direction providentielle, sauf les actes barbares des Turcs. Mais en compensation, les discordes provenant de la différence du rite religieux envenimèrent les rapports entre maîtres et sujets bien plus que sous la domination turque. Les mêmes causes produisent les mêmes effets. Qui sait quel eût été le sort de toutes ces nationalités, préparées peut-être à la fusion, grâce à cette vie commune, si ces deux occupations eussent employé dans leur politique

des manières plus douces, si elles avaient suivi une ligne de conduite plus rusée, si elles s'étaient souciées tant soit peu de l'avenir! Mais heureusement, l'une et l'autre étaient à peine initiées à cette science subtile et prévoyante de nos temps, laquelle est plutôt le fruit de l'expérience que du génie du secrétaire florentin dont elle prit le nom. La persécution, soit religieuse, soit politique, est le trait le plus marquant de ces deux conquêtes. Or la persécution a sauvé le pays conquis.

Voici une page sanglante de cette période de purification. Toutes les autres sont détachées du même livre. C'est un chant égyptique:

« On entend au loin le bruit des coups de fusil; Ali-Zekura fait bombance; il tire à la cible avec les siens. Le capitaine Kronis en rentrant chez lui vint à passer par cet étroît.

— Je te salue, ô Boulouk-bassi!

— Sois le bienvenu, ô Kroni! . . . Comment se portent tes enfants, tes créatures, ô mon Kroni?

— Ils te saluent, Boulouk-bassi ils te baisent la main; je suis pourtant absent de chez moi depuis douze jours; aussi ne sais-je moi même comment ils se portent.

— Si tu tiens, mon Kronis, à voir de petites têtes qui te sont bien chères, regarde dans ce sac; tu y verras des têtes de petits anges!

« Les cheveux de Kronis se dressent sur sa tête; un noir pressentiment le mord au fond du cœur; il se précipite sur le sac; il y plonge son regard; et qu'y voit-il? la tête de son aîné, un petit pallicare; le vertige s'empare de Kronis; la couleur de la mort se répand sur ses lèvres. Une seconde fois il plonge son regard dans le sac



fatal et il y voit la tête de son cadet. Comme un éclair il dégaine et il se jette aveuglement sur la bande des Turcs.

« Il frappe à droite, il frappe à gauche ; ses coups portent devant et derrière, il égorge douze albanais et deux officiers. Ali-Zekura git à terre et deux cadavres le recouvrent. »

Nous terminerons cette partie de notre étude avec une anecdote qui donnera la juste mesure de l'influence du sentiment de la vengeance, sur le soulèvement de la Grèce.

En 1805 Ali-Pacha contraint à traiter avec les chefs des bandes insurgées contre son autorité, et ruminant peut-être à mettre leurs bras au service de ses projets ambitieux, envoya à Karpenisi, dans l'Étolie, Yousouf-Pacha, son frère de lait et son digne satellite, le même qui s'était rendu maître de la tour de Dimoulà, que défendait la belle Despo. Ce général, appelé par les Grecs *buveur de sang*, avait pour instructions de réconcilier les armatoles avec son maître. Parmi les capitaines présents à cette entrevue, il y en avait un qui s'appelait Athanase. « Comment se fait-il, dit Yousouf à l'armatole, que depuis cinq ans que je vous fais une guerre à mort le nombre de vos pallicares augmente au lieu de diminuer?—« La chose n'est pas difficile à expliquer, répondit Athanase, vois-tu ces cinq pallicares qui m'entourent ? Ces deux-ci sont les frères, ces deux autres sont les cousins et celui-là est l'ami d'un de mes braves que tu as tué dans la lutte. Ils sont accourus tous les cinq pour venger la mort de leur ami. Encore quelques années de persécution et de guerre, et la Grèce tout entière sera avec nous ! »

L'armatole qui parlait ainsi, avait-il en ce moment là un pressentiment de l'événement qui devait avoir lieu dans

un terme non reculé, en cet endroit même, à Karpenisi, ce théâtre immortel de la mort et du brillant fait d'armes de Marc-Botzaris ?

Cet essai sur la poésie clephtique encouragera, espérons-nous, d'autres plus propres que nous à approfondir ce sujet avec une critique plus expérimentée. Plus une poésie est simple et primitive, plus elle porte un caractère historique et national, plus grandes sont aussi les difficultés que l'on rencontre à établir son mérite réel et le degré de son originalité.

Le clephte troubadour, l'aveugle Homéride de l'Épire, l'homme sans généalogie et sans titres de gloire, le poète privé d'instruction et d'ambition, se trouve dans une complète ignorance de l'art difficile de poser la valeur et la mesure des termes et des phrases dans la balance de la grammaire, de la syntaxe. Les pensées, les images, les métaphores, les sentiments, la langue, le rythme, tout ce qui constitue son harmonie, ne lui appartient point ; tout appartient à l'idée qui le transporte, à l'inspiration spontanée qui l'anime, à la passion qui l'enflamme, à la langue, surtout, qu'il trouve sur ses lèvres toujours prête et disposée à transmettre fidèlement sans l'aide du dictionnaire, les mouvements tumultueux qui se succèdent dans l'imagination de l'inspiré. Dans l'acte de mettre au jour ce monde qui s'agite en lui, le poète n'hésite pas devant une opération critique de grammairien ou de lexicographe, opération qui peut refroidir le feu de la pensée, décharner la conception, arracher à l'imagination cette fraîcheur et cet arôme natif, qui forment les principaux attributs de l'originalité. Entre la conception de l'idée et son *émission* ne s'interpose pas un travail de scrutin, d'ob-

servations, d'études, un intervalle de doutes, d'hésitations une occupation technique, laquelle souvent laisse entrevoir avec une ostentation présomptueuse le cachet de son propre *critérium*, la marque du goût personnel et du propre choix. Un travail de cette nature, quelque facile qu'eût pu le rendre l'habitude, ne manquerait certes pas d'obscurcir la lucidité native de sa conception; et la grâce ingénue, la rapidité de la locution serait remplacée par un tour forcé, fatigué, par une forme plus chatiée, il est vrai, mais torturée et désagréable, en somme, par des défauts qui pourraient étouffer la poésie la plus robuste et la mieux constituée. Le rapsode chante parce qu'il naît poète; il n'est point poète parce qu'il chante. Ses inspirations proviennent directement de la nature, de Dieu, et non pas de telle ou telle combinaison sociale, ou bien de l'aiguillon de la vanité ou de l'émulation. Entre sa *chanson* et la *nation*, il n'y a ni interprète ni commentateur, ni critique; il n'y a ni barrière de vocabulaire, ni appréhension de censure, ni crainte de non réussite. Mais que dis-je? entre le chant et la nation il n'existe pas même la personnalité du pauvre poète! Le poète est modestement caché sous le voile de l'anonyme; son nom est inconnu, mais il est populaire, national et grec: cela suffit. Quelle plus belle gloire peut-il désirer que celle de savoir ses harmonies, cette partie inhérente à son être, si rapidement repandues? Il vivra autant de temps que vivront dans l'affection du peuple ses propres émotions, ses élans poétiques, la langue dans laquelle il a chanté! Bacon l'a dit; « L'amour enthousiaste de la poésie n'implique point le talent poétique. » Pour aimer la peinture on n'a point le droit de dire, moi aussi je suis peintre.

C'est sous ce manteau vénérable de *l'impersonnalité* que le rapsode se présente à l'avenir comme amant du beau, comme le poète des annales primitives de la nation. Mais faites lui changer la langue qui lui est familière, la langue de ses pensées; au lieu de cette *langue courante*, animée, si parfaite dans sa brièveté, si efficace dans ses moyens d'action, si rapide dans ses narrations, si pittoresque, sans prétention, si ornée de métaphores, de phrases de convention, de proverbes sententieux, de tours spirituels de locutions vulgaires mais élégantes, pleines de promptitude et d'à propos; substituez à cette langue vivante un dialecte passé par le crible d'un cabinet d'étude, qui porte l'empreinte du goût personnel, ou pour mieux dire, de l'arbitre personnel, tant dans la phraséologie que dans la construction et dans le coloris; en d'autres mots, ensevelissez le poète de la nature sous un amas de livres, et refusez lui le laurier du Parnasse, tant qu'il n'aura point pesé, essayé, vérifié, et torturé une à une, toutes ses inspirations dans le scrutin de votre bibliothèque, composée de plusieurs milliers de volumes; agissez ainsi, et vous êtes sûr de faire disparaître tout le prestige de la vraie poésie, tout l'enchantement de la veine originale. Le prisonnier, quelque affligé qu'il soit dans cette cage de fer, écrira néanmoins; il écrira, d'abord parce que l'atmosphère des livres aura fait naître en lui le sentiment de la gloriole. Mais les chants de votre poète seront encore trop heureux s'ils peuvent être comparés à une médaille commémorative d'un fait, qui a eu lieu il y a plusieurs siècles; à une médaille qui peut être encore admirée pour son bon alliage, pour son coin, pour le fini de la marque, pour son métal précieux, mais qui n'a

point de cours en place ni de valeur tarifée dans le commerce. Vous pouvez conserver ces chants, si vous voulez, dans votre musée, à côté de vos trésors numismatiques; quant à moi, je vous en remercie, je ne saurais qu'en faire. Quant à moi je ne donnerai jamais le nom sacré de la poésie à des productions pâles, phthisiques, cacochymes, qui seront le fruit non d'une inspiration venue d'en haut, mais d'un aiguillon d'une cupidité terrestre, à des productions enfin qui sont le résultat d'une élaboration forcée, qui sont conçues en dehors de la juridiction du peuple et du siècle, et qui, pour cette raison, sont prédestinées à mourir décrépites et infirmes, avant d'avoir parcouru l'âge de l'énergie, la carrière de la force et de la jeunesse.

Tout différente de cette poésie éternelle est la poésie active et vigoureuse dont nous avons parlé jusqu'ici. Le clephte avait à peine entonné ses chants qu'il vit ses improvisations se répandre dans la nation et y circuler avec plus de rapidité, peut-être, que les éloges faits aux poètes lauréats traversent l'espace au moyen de l'imprimerie. Ces rapsodies, dans le principe méprisées par l'oppresser qui en fournissait le sujet, devinrent plus tard la terreur de tous ceux qui comprenaient le grec moderne. Pendant long-temps il était défendu de les chanter aux alentours de Jannina, et plus d'un aveugle troubadour fut mis aux fers pour contravention à cette défense. C'est ainsi qu'au moyen âge les Francs ne permettaient point aux Saxons de chanter les hymnes populaires de leur nation, et la défense s'étendait jusqu'à ceux qu'il était d'usage de chanter sur le tombeau des parents et des amis. Les évêques de l'Eglise dominante confirmèrent l'interdit, et les

chants de la nation destinée à remplir le monde de sa gloire furent appelés : *chants diaboliques*. La vraie poésie est non seulement douée d'une longue vie, mais elle possède le secret de faire revivre les peuples qui l'admirent. L'action humaine peut tout détruire, sauf la volonté de l'homme. Il peut y avoir une prescription pour tout, sauf pour les nationalités !

Quelque soient les *chants diaboliques* de ces temps primitifs de la Grèce moderne, grossiers sous le rapport de l'art, sauvages dans les sentiments qu'ils manifestent, ils sont toujours des monuments de l'âge de l'enfance, contenant le germe d'une littérature originale, que la civilisation postérieure développera; ce sont des reliques sans prix du cycle héroïque, nées à l'ombre du christianisme, reliques destinées à fournir des matériaux inépuisables à la poésie future. Les chants antérieurs à Homère et à Hésiode sont-ils moins grossiers et moins sauvages ? néanmoins ce sont ceux-ci qui ont fourni à l'Epopée et à l'art dramatique non seulement les sujets mais aussi l'indélébile type de l'originalité grecque. Des civilisations plus anciennes que la civilisation grecque ont fleuri en Asie, des traditions d'un caractère d'une époque très ancienne circulaient du temps d'Homère et de Thespis, et néanmoins le génie grec sous l'influence d'un sublime égoïsme qui lui était inspiré par le sentiment de sa propre force, ne prit pour interprète et pour maître que le Dieu de la patrie, il n'eût recours à d'autres traditions qu'aux siennes; et sous une telle inspiration il tira du monde réel l'image d'un monde idéal, et légua à la postérité le plus parfait et le plus harmonieux modèle de la société humaine dans ses rapports avec l'ordonnateur des cieux. Certes le Prométhée

de la mythologie primitive n'est point le géant mystérieux d'Eshyle, pas plus que l'Oedipe, les Atrides, et les Héraclides de la scène attique ne sont les héros des anciennes traditions. Mais si ces figures non dégrossies d'un âge primitif n'apportent point avec elles dans la métropole de la science et de l'art un patrimoine de raison philosophique et religieuse, ni de formes analogues aux besoins d'une époque avancée dans les manières polies et raffinées, habituée aux jouissances que procure l'investigation, par contre, elles offrent au penseur et au poète les clefs de l'originalité nationale, elles leur présentent un caractère entièrement national, et une couleur locale toute particulière. Cet amour inséparable du Grec pour les légendes du sol natal explique suffisamment la supériorité de l'invention des temps anciens et justifie la primauté de l'art hellénique. C'est ce culte pour tout ce qui appartenait aux ancêtres qui faisait dire à Platon : si, nous Grecs, nous avons du bon sens, nous ne prêterons foi qu'au Dieu de la nation ; lui seul sera notre interprète.

Athènes eut, dans l'antiquité, le singulier bonheur de donner un développement simultané et contemporain à la liberté, à la poésie et à la philosophie. Ces trois principaux pilastres de l'édifice grec se trouvèrent par une heureuse combinaison dans les conditions de pouvoir se soutenir et de se fortifier mutuellement. La poésie et la philosophie profitèrent considérablement de la liberté. Les institutions de la patrie n'exercèrent aucune censure sur l'inspiration, lorsque celle-ci sentit le besoin de se retremper dans les mâles et libérales origines du régime républicain ou dans les souvenirs grandioses des temps héroïques. Périclès assistait aux représentations de So-

phocle, et la démocratie grecque applaudissait bruyamment le spectacle des crimes qui ont discrédité les principes monarchiques et ont déshonoré le trône.

Rome ne fut pas aussi heureuse ; lorsque le génie littéraire se développa dans son sein, le régime républicain était déjà en décadence ; les institutions de la patrie avaient subi une altération sensible dans le sens des idées monarchiques. Rome, de même que la Grèce, avait conservé les anciennes traditions, les chants héroïques et historiques de l'âge primitif. Mais Ennius qui chante les annales de la république, savait trop de grec, était imbu de trop de science attique pour se contenter de ces légendes à demi barbares. Le sol grec attira ses regards et il en resta ébloui. Plus tard lorsque vinrent les Virgile, les Horace, les Ovide, ils ne purent plus choisir. La poésie fut réduite à opter entre le patronage des Césars, maîtres de la situation, et l'exil. Il n'était plus temps de chanter avec énergie la naissance de Rémus et de Romulus, le combat des Curiaces, la mort patriotique de Lucrèce ni la vengeance de Brutus. C'est ainsi que les muses du Latium durent recourir de force aux traditions grecques, rechercher des inspirations d'origine étrangère. Cette expatriation, causée, en grande partie, par la perte de la liberté, cette abdication, pour ainsi dire, que fait Rome de son illustre passé, a pour conséquence l'absence d'originalité dans la littérature latine, le manque d'une invention large et à grandes proportions, d'une base solide, de fondements historiques et nationaux. L'imagination n'a point fait défaut à l'épopée ; mais le coloris en plus d'un endroit est un coloris d'emprunt ; c'est une lune qui reflète les rayons du soleil. Ce n'est point le sentiment

qui a manqué à la poésie lyrique, c'est la foi qui lui a fait défaut.

Or il n'y a point de génie sans foi; il n'y a point de création originale sans une conviction téméraire. La foi est, dans l'invention, la colonne de feu du désert qui guide dans les ténèbres de la nuit et indique la route à suivre.

*Fin de la première partie.*

## A M. le Rédacteur en chef du

SPECTATEUR DE L'ORIENT.

—ooo—

Monsieur,

Entraîné par quelques amis qui, profitant de leurs momens de loisir, allaient entreprendre un voyage d'agrément, je me suis joint à eux pour les accompagner jusqu'à Smyrne. Je n'avais pas vu de près la Turquie après 1851, et les grands événemens survenus depuis dans cette contrée, excitaient en moi le plus vif désir de la visiter. On a tant parlé et tant écrit sur les améliorations introduites dans l'empire ottoman, sur les progrès qu'il a faits et sur la marche décidée qu'il a adoptée vers la civilisation occidentale, qu'en ma qualité d'homme à qui, de même qu'à ce vieillard de Térence, rien de ce qui touche l'humanité n'est étranger,

« *Homo sum humani a me nil alienum puto* »

j'ai voulu me constituer un des témoins de cette transformation subite et inopinée, qui a suivi de près la guerre de la Crimée.

La ville de Smyrne, si intéressante par son climat, son commerce, la beauté de ses femmes et sa société riche et distinguée, ne m'était pas inconnue; je l'avais déjà

visitée cinq ou six ans auparavant, et les souvenirs que j'en avais conservés pouvaient bien me servir de point de comparaison entre son état passé et sa condition actuelle.

Comme il ne m'était pas permis de faire un long séjour dans cette ville, je me suis mis, presque aussitôt débarqué, à la parcourir en long et en large, à visiter ses établissemens publics, ses hôpitaux, ses écoles, ses églises, ses casinos, ses imprimeries, etc, à renouer mes anciennes relations, à m'en créer de nouvelles, et à me mettre en rapport avec des hommes du peuple, Chrétiens Turcs ou Juifs. Le seul endroit que j'avais à cœur d'inspecter, mais où il ne m'a pas été facile de parvenir, c'étaient les prisons publiques.

Qu'on ait fait des progrès à Smyrne, — car je ne parlerai que de cette ville, — on ne saurait le nier sans injustice. D'abord Smyrne est un pays éminemment commerçant, et comme vous le savez très bien, monsieur, le commerce n'échange pas seulement des produits; il échange aussi des idées et des mœurs. Le commerce est le lien par lequel s'est établie, jusqu'à un certain point dans les temps modernes, l'unité du genre humain; et son développement s'associe, dans l'histoire des sociétés, au développement des arts, des sciences et de la navigation.

Aussi comme ville commerçante, la capitale de l'Ionie a fait un progrès réel; mais ce progrès, notez-le bien, monsieur, n'est que social, et encore on ne le retrouverait pas parmi toutes les races, et surtout parmi la race dominante.

J'ai dit, monsieur, que le progrès n'est que social, parce qu'il serait difficile à un observateur impartial d'indiquer les points où l'on puisse rencontrer la main de l'administration. On a souvent adressé le même reproche au gouvernement de la Grèce, et moi aussi je sens, quoique avec peine, la nécessité d'avouer qu'il l'a plus d'une fois mérité. Mais, heureusement pour le gouvernement turc, il n'a pas à lutter contre les mêmes difficultés que celui de la Grèce; il n'est pas à la tête d'un pays étroit, pauvre et dépeuplé; il n'a pas à guérir des plaies profondes, suite

d'une guerre telle que celle de 1821 ; il n'a pas à concilier des intérêts opposés, naissant d'un état de choses entièrement nouveau. Si, pour des raisons qu'il lui appartient de faire valoir, le gouvernement turc croit ne pas devoir prendre l'initiative, ou s'il n'est pas assez éclairé pour le faire, il doit au moins suivre l'impulsion donnée par les autres. On trouve à Smyrne, du moins parmi la population chrétienne, un enseignement public plus ou moins organisé, des maisons de charité très bien entretenues, des administrations communales assez surveillantes ; mais le gouvernement n'y est pour rien ; on ne voit nulle part sa présence tutélaire. Vous vous sentez pris d'un profond sentiment de pitié, quand, errant dans la ville, votre vue est frappée par la saleté, souvent dégoûtante, des rues ; elle contraste singulièrement avec la propreté des maisons ; car nulle part les femmes ne sont aussi soigneuses de leurs personnes et de leur intérieur qu'à Smyrne.

Le dégoût qui s'empare de vous devient, monsieur, beaucoup plus fort si vous allez du côté où demeurent les Turcs ; car les vrais croyans, malgré les *hats* et les protocoles, aiment toujours à vivre séparément, loin des infidèles. Tandis que la population chrétienne possède de beaux et de grands édifices, les Turcs n'ont en général que des masures qui tombent en ruines, ce qui ne témoigne pas de notables progrès de leur part. J'ai vu au beau milieu d'une rue fréquentée, une flaque d'eau croupie et verdâtre, dans laquelle des grenouilles, rivalisant avec les vendeurs de *mouhatebi* et de *helva*, coassaient de toute la force de leurs poumons.

La population de Smyrne est formée de cinq communautés : des communautés turque, grecque, arménienne, franque et juive. Je n'aurai rien à dire sur cette dernière ; non pas précisément parce qu'il n'est pas facile, surtout à un étranger, de pénétrer les mystères de la vie des descendans d'Abraham, mais parce que, chose entièrement contraire à la marche de l'esprit humain, ce peuple singulier croit plus fermement aux traditions de ses pères qu'au témoignage de ses propres sens. On pourrait peut-

être affirmer que les Juifs de nos jours sont ceux d'il y a deux mille ans.

La communauté franque ou catholique est peu nombreuse. Grâce cependant à ses protections et à ses ressources, elle aurait pu ambitionner la première place parmi les autres communautés, s'il y avait plus d'union et plus d'accord entre les divers membres qui la composent. On sera étonné d'apprendre qu'il n'y a pas une église, pas une école, pas une institution quelconque qui appartienne en propre aux Francs ; que des établissemens existant, les uns sont la propriété de la France, les autres de l'Autriche ou de la société de la propagande, et qu'il a fallu à quelques catholiques, jaloux du bien-être de leur commune, surmonter mille obstacles, déjouer mille intrigues pour commencer la construction de l'hôpital de Saint-Roch. Les Francs de Smyrne paraissent n'avoir pas assez compris, que quelque soit la protection, française, sarde, autrichienne ou turque, sous laquelle ils sont placés, ils ont des intérêts communs qu'ils doivent rendre indépendans de toute intervention étrangère.

On n'en dirait pas autant des deux autres communautés chrétiennes ; sujets anglais, russes, hellènes ou turcs, leurs membres sont avant tout Arméniens ou Grecs ; et s'ils permettent jamais à la protection étrangère dont ils jouissent d'intervenir dans leurs affaires intérieures, c'est à l'effet de repousser par elle quelque agression, ou d'en obtenir un nouvel avantage.

J'ai visité, monsieur, avec un bien vif plaisir les établissemens des Arméniens ; je ne parlerai ni de leur hôpital, ni de la nouvelle église qu'ils sont sur le point de terminer et qui est une des plus vastes du Levant ; ce qui m'a particulièrement intéressé ce sont leurs écoles.

Certes, ce n'est pas la méthode de l'enseignement que j'ai le plus enviée ; de l'aveu même d'un des professeurs avec lequel je me suis longuement entretenu, et dont j'ai eu lieu d'admirer la modestie, tout est encore élémentaire dans les écoles arméniennes. On y enseigne la langue nationale, le grec, le turc, le français, et les premiers rudimens de l'arithmétique et de la géographie.

J'ai vu dans l'école des garçons une bibliothèque passablement garnie de livres. Mon professeur, tout empressé de satisfaire ma curiosité, a mis sous mes yeux des ouvrages arméniens dont je ne soupçonnais pas l'existence; ils sont imprimés les uns à Venise, les autres à Vienne et à Paris. Deux petites imprimeries, que j'ai également visitées, publient les livres d'enseignement et de dévotion, ainsi qu'un journal arménien; l'exécution typographique en est assez soignée. Un ou deux autres journaux paraissent dans la même langue à Constantinople, et une illustration à Paris.

Il est à remarquer que chacune de ces publications éphémères, emprunte son titre à l'imagination riante des habitans de l'Asie; elles sont tantôt une étoile, tantôt un soleil, quelquefois même un météore, et ces titres sont toujours accolés avec des épithètes aussi resplendissantes et aussi lumineuses qu'eux.

L'enseignement dans l'école des filles est naturellement plus borné; mais le français y est de rigueur; il n'y a pas d'élève qui ne soit obligée de l'étudier; tellement que dans quelques années, un Parisien n'aura plus besoin d'entrepôte pour faire agréer ses hommages à une de ces dames arméniennes aux yeux pleins de feu.

La jeune institutrice, française ou suisse, aussi agréable par sa figure que polie par ses manières, a eu la bonté de faire passer des examens en ma présence à un certain nombre de ses élèves. Sauf la prononciation qui m'a paru quelque peu vicieuse par rapport à l'accentuation et à la prosodie, elles étaient assez avancées; elles avaient presque toutes la physionomie mobile et intelligente, plus intelligente même que celle des garçons.

Je puis donc affirmer ici, comme je l'ai fait à Smyrne en déposant mon témoignage dans le registre qu'on m'a présenté, que les Arméniens marchent d'une manière décidée tant par le commerce que par l'éducation qu'ils cherchent à se donner, dans la voie du progrès.

Ce progrès est bien plus sensible chez les Grecs de Smyrne. Ce qui rend la situation des Grecs de l'Orient plus élevée que celle de toutes les autres races, c'est, vous le

savez très bien, monsieur, l'existence qu'ils ont menée depuis la chute de l'empire. Ayant perdu leur patrie, leur gouvernement, leurs institutions; exclus de tout avantage social et politique, ils se sont attachés avec ardeur, comme aux derniers liens de leur nationalité, à l'étude des ouvrages de leurs pères ainsi qu'à leur église. Voilà ce qui a amené l'indépendance d'une partie de la Grèce, et ce qui constitue la supériorité actuelle des Grecs dont je viens de parler. Le commerce y a été aussi pour quelque chose; car, au milieu même de leurs plus dures épreuves, les Grecs n'ont jamais cessé de le cultiver.

On n'a qu'à se rendre à Smyrne pour se convaincre de la vérité que je viens d'avancer. Le commerce y est en grande partie entre les mains des Grecs, et les institutions nationales et pieuses qu'ils ont fondées, dénotent une tendance bien autrement marquée vers la civilisation.

Ce qui m'a particulièrement touché, c'est l'habitude qu'ont les Grecs de Smyrne d'avoir auprès de chacune de leurs cinq ou six églises, une école primaire pour des garçons ou des filles. L'idée est sublime. Ce rapprochement des lettres avec la religion, cette proximité des deux chaires d'où l'on prêche la parole de Dieu et la parole de l'homme, est l'enseignement le plus édifiant et le plus manifeste, que la parole de l'homme doit être conforme à celle de Dieu, et qu'on n'est pas chrétien accompli si l'on néglige de s'instruire.

Cela devient encore plus évident lorsque vous visitez l'hôpital; tout à côté il y a une école qui en dépend; elle est là comme pour dire aux malades que les consolations de l'Eglise sont beaucoup plus efficaces quand on a cultivé son esprit et son cœur de manière à les mieux apprécier et à les mieux comprendre.

De toutes les maisons de charité qu'il y a dans l'Orient, la plus vaste, la plus riche, la plus belle, est à coup sûr l'hôpital des Grecs de Smyrne; ses salles sont grandes, propres et parfaitement aérées, contenant de trente à cinquante lits, et les deux ou trois malades auxquels je me suis adressé pour leur demander comment ils é-

taient traités, m'ont assuré qu'ils n'avaient à se plaindre ni des médecins, ni des inspecteurs, ni des domestiques, ni de la nourriture qu'on leur donnait.

Aux qualifications que je viens de donner à l'hôpital grec, j'aurais dû ajouter celle de plus charitable; car il n'est pas uniquement destiné aux malades des deux sexes: au contraire, c'est une maison philanthropique contenant plusieurs hospices à la fois, savoir, un pour les vieillards infirmes, un autre pour les fous, un troisième pour les femmes de mauvaise conduite, etc.

Tous les malades, de quelque nationalité ou de quelque religion qu'ils soient, riches ou pauvres, sont reçus et traités gratuitement dans cet hôpital, ce qui n'est pas dans les usages des autres hôpitaux de Smyrne. Une inscription tirée de l'Évangile, et gravée sur le haut de la porte principale, vous l'apprend de prime-abord:

« *Pulsate, et aperietur vobis.* »

Un peu plus en avant, à droite en entrant, on lit une seconde inscription bien plus touchante; elle est à côté de l'image du chef divin de notre religion qui, les bras ouverts, invite tous les malades, sans distinction, à s'y jeter avec confiance.

Indépendamment des écoles primaires que j'ai déjà mentionnées et où j'ai vu une grande affluence d'enfants, il y a aussi un établissement d'études supérieures, connu sous le nom d'*École évangélique*. Le local est spacieux et propre, et la générosité des Grecs de Smyrne n'épargne rien afin de rendre l'enseignement le plus profitable possible à la jeunesse de cette ville. Mais si je dois m'en tenir aux informations qu'on m'a fournies et au peu que j'ai vu, il paraîtrait que le résultat ne répond complètement ni aux sacrifices faits, ni à l'envie d'apprendre dont sont animés les jeunes étudiants.

Je regrette sincèrement, monsieur, de ne pas pouvoir dire des Musulmans ce que j'ai dit des Arméniens et des Grecs. Dans la nouvelle situation qu'on cherche à créer à la Turquie, ce qui intéresse au plus haut point les chrétiens de l'Orient, c'est la civilisation de race dominante; car civilisation est l'équivalent de justice,

et l'on sait que depuis quatre cents ans que nous sommes esclaves, nous n'avons jamais demandé que celle-là.

On n'aura donc pas de peine à comprendre jusqu'à quel point j'ai été péniblement affecté, lorsque tout ce que j'ai vu et appris à Smyrne a fait évanouir l'opinion accréditée que les Turcs ne sont plus après la guerre de la Crimée et le traité du 30 mars, ce qu'ils étaient avant ces deux grands événemens.

Souvent, monsieur, on est observateur médiocre, ou obligé comme moi de recueillir ses impressions à vol d'oiseau; malgré cela il y a certains faits qui ne sauraient échapper à votre pénétration. Il m'a été, par exemple, impossible, de ne pas remarquer la saleté des costumes et l'étonnante indolence des Musulmans au milieu de ce mouvement continuel, de cette activité fébrile du reste de la population. Assis dans l'enceinte de leur mosquée, ils fument paisiblement leurs narguilés, et s'adressent de temps à autre la parole. A quelqu'un qui, comme moi, est étranger à leur langue, il semblerait, à voir leur air de gravité et de méditation, qu'ils délibèrent sur de graves affaires d'État. Je pense aussi que mes Turcs de la mosquée délibéraient; mais sur des affaires aussi importantes que celle que Domitien soumit aux délibérations du sénat romain appelé à se prononcer sur le choix de la sauce pour un merveilleux turbot.

Une de mes connaissances m'a mis en rapport avec un Turc qui parlait français. Comme il n'avait pas l'extérieur aussi solennel que ses compatriotes, et qu'il s'exprimait dans une langue qui n'était pas la sienne, j'ai pris la liberté de lui demander comment les Musulmans passaient leur temps. A manger, m'a-t-il répondu, à fumer, à faire leurs dévotions et à satisfaire leurs appetits.

Et l'on appelle cela exister et se civiliser!

A Dieu ne plaise que je rende les Ottomans actuels responsables de cette existence d'immobilité et de sombre léthargie; tout autant vaudrait me faire un crime de gagner mon pain à la sueur de mon front, parce que c'est mon Dieu qui me l'a commandé. Mais les prétendus réformateurs de la Turquie ne doivent pas oublier que la force



de la superstition sait déformer l'âme, et que les décrets d'un législateur, consacrés par la crédulité commune, exercent de l'influence sur les masses et sur les siècles. Ils doivent se rappeler encore, que dès qu'un peuple a subi l'empreinte et revêtu la forme du moule religieux où un homme de génie s'est plu à le jeter, c'en est fait; les années s'écoulent en vain, jusqu'au temps fatal où de nouvelles influences, s'insinuant dans l'ancienne forme sociale, la font crouler et la métamorphosent.

En attendant cette époque,—si elle arrive jamais bien entendu,—par quels moyens prétend on civiliser la Turquie? Cela ne peut pas être l'objet d'une lettre; mais l'histoire nous apprend que l'immobilité pour les peuples c'est la mort. Aujourd'hui plus que jamais, une nation qui regarde le passé comme sa seule règle, est une nation perdue.

Voilà à peu près, monsieur, le peu d'impressions que m'a laissées mon court séjour à Smyrne. S'il y a quelque conclusion à en tirer, elle sera, je pense, peu favorable aux efforts qu'on fait pour civiliser l'Orient. L'esprit humain marche, il est vrai, en Turquie, mais il marche chez les sujets, tandis qu'il reste stationnaire chez les despotes.

Cela étant ainsi, quelle sera désormais la nature des rapports qui lieront les deux parties? je l'ignore; mais il me semble que, si les sujets sont contraints de rester dans leur condition d'aujourd'hui, rien ne pourra leur faire plus d'honneur que ce pouvoir des idées morales qui met l'opprimé au dessus de l'oppresser.

Recevez, monsieur, etc.

D.

M. RENIERI.

---

### ERRATA.

—ooo—

- P. 3. L. 29 — au lieu de: — sceptiquo — lisez — sceptique.  
 P. 7. L. 21 — » Nous nous — Vous vous.  
 P. 8. L. 1 — » plaignons — plaiguez.  
 » L. 21 — » nous — vous.

—ooo—